

Teatro Comunale: *senza titolo*, si annuncia la prossima apertura.

Il 23 marzo il Cardinal Legato e il Cardinal Arcivescovo festeggiavano l'anniversario dell'incoronazione di Papa Pio VIII: nel Palazzo del Comune illuminato a festa viene offerto un refresco seguito da un concerto di musiche vocali e strumentali.

1824

19-20 febbraio

Teatro Comunale: *La Locanda dei Vagabondi*, opera di Paer. Teatro del Corso: Compagnia Belloni e Menacchia, *Comedie*.

Teatro Contravelli: Compagnia Lombardi e Volari, *Il Giocatore*.

Teatro Privato: *Maisonneux con Balli*.

1825

26 dicembre

Teatro Comunale: *Il Palestrino di Livorno*, melodramma di F. Rossi, musica di G. Padal.

Teatro del Corso: Compagnia Gonica Ghislesini, *L'Escepio al giudizio*.

Teatro Contravelli: si alternano giochi d'ingegno e di destrezza agli spettacoli dati dall'Accademia fiorentinista dei Concordi.

1831

6 aprile

Teatro del Corso: Gonica Compagnia Petrelli.

1835

ottobre-novembre

Teatro Comunale: *Un'avventura di Scaramanzia*, melodramma con coristi di Rossi, musica di Ricci; *Il Barbiere di Siviglia*, opera buffa di G. Rossini (10 ott.); *Zaira*, dramma per musica di Regaldi, musica di Genova (31 ott.).

Nel mese di ottobre suona Bellini. Inizia dunque una serie di commemorazioni laicali che proseguono fino al mese di novembre in luoghi pubblici e case private.

Stendhal et l'esprit de conversation à Bologne

par Joseph Waldemar

L'esprit de conversation que Stendhal cherche à préciser dans *Rome, Naples et Florence* et qu'il évoque dans *De l'Amour* est pour lui parmi les qualités les plus attachantes de Bologne. La conversation y offre à Stendhal l'exemple de qualités répandues dans la société italienne telles que le naturel et la bonhomie alliées à un esprit particulier. Si l'auteur de *Rome, Naples et Florence en 1817* dit que « Bologne, pour l'esprit est la ville la plus remarquable de l'Italie », une observation émise par sa lecture de *Vauvenargues* vient immédiatement préciser la nature de cet esprit: « Les grandes pensées viennent du cœur »¹. Le rôle que Stendhal attribue au cœur à Bologne apparaît dans *De l'Amour*; dans cette œuvre comme dans *Rome, Naples et Florence*, Stendhal fait l'éloge de la spontanéité des Italiens qui leur permet de trouver leur bonheur dans la jouissance et l'expression de leurs sentiments.

Ce qui distingue globalement la conversation en Italie de celle de la France, dira Stendhal dans l'édition de 1826 de *Rome, Naples et Florence*, c'est que les Italiens « ne parlent que de ce qui les intéresse [...] ». La conversation n'est ici que le *support* des passions: *toutement* est-elle par elle-même un objet d'intérêt. Ce petit ensemble de faits, je ne l'ai jamais vu comprendre par un seul Français »². La spontanéité des Bolognais devient une de leurs caractéristiques pour Stendhal, qui constatera la liberté des propos dans toutes les couches de la société bolognaise après avoir trouvé dans *Rome, Naples et Florence en 1817* des ressemblances entre la société mondaine à Bologne et à Paris. La différence entre les salons bolognais et parisiens s'affirmera dans l'édition de 1826 de *Rome, Naples et Florence*. On lit ainsi que « la liberté

¹ *Rome, Naples et Florence en 1817*, Paris, Le Divan, 1956, p. 136.

² *Rome, Naples et Florence*, Paris, Le Divan, 1927, t. 1, p. 242.

des propos y est aussi grande qu'à Londres, avec cette différence que ce qui est philosophique et plat à Londres ici est piquant; d'ailleurs, tel propos peu aristocratique, tenu à Bologne, scandaliserait fort la bonne compagnie de *Pavlovsk Place* ¹. En effet, étant donné l'absence de vanité qui pousse la société aisée à s'écartier le plus possible des autres classes sociales, ses propos ne sont pas forcément différents de ceux des gens du peuple ou des bourgeois.

Quant aux gens du peuple à Bologne — ceux par exemple qu'il rencontre en allant à San Luca — Stendhal trouve leur caractère « franc, allègre, plein de vivacité » ². Ils ont gardé le franc parler de leurs origines républicaines, marque de cette énergie de l'Italie du Moyen-Âge que la domination papale n'a pas effacée. D'ailleurs pour Stendhal, Bologne malgré « trois cents ans de despotisme espagnol » ³ garde une plus grande nostalgie de son républicanisme que Milan. Ayant soigneusement observé ceux qui se sont rendus maîtres de leur ville, les habitants de Bologne peignent la cour de Rome avec des traits tranchants. Les différences que constate Stendhal entre les anecdotes de salon et celles « encore pines » ⁴, comme il le dit, du XVII^e siècle qu'il prétend découvrir chez son ami le marchand de salami, représentent pour lui du bas peuple, révèlent les fréquentations que Stendhal estime souhaitables pour parler d'une ville.

L'esprit éveillé de ses habitants fait de Bologne « une des villes où l'hypocrisie est la plus difficile » ⁵. Le véritable franc parler bolognais se révèle dans l'intimité; l'explication en est historique: « Les prisons et l'espionnage faisaient de la conversation le plus dangereux des plaisirs, l'habitude s'en est perdue, et la vanité, qui a besoin de suffrages nombreux et répétés, n'a pu naître » ⁶.

La société de Bologne se distingue donc de celles qui encouragent la conversation en tant qu'art contre de celles où la passion fait défaut. Stendhal écrit que « Bologne offre précisément le mélange de degré de passion et de la fertilité d'imagination qu'il faut, selon moi, pour atteindre à la perfection de l'esprit. Mais très-probablement je suis

¹ *Ibidem*, I, p. 207.

² *Ibidem*, I, p. 204.

³ *Ibidem*, II, p. 72.

⁴ *Ibidem*, II, p. 16.

⁵ *Ibidem*, I, p. 201.

⁶ *Ibidem*, II, p. 35.

un mauvais juge, je méprise trop l'esprit qu'on sait par cœur » ⁷. Les anecdotes que Stendhal prétend découvrir à Bologne auprès du cardinal Lante illustrent des qualités non seulement bolognaises mais italiennes: « Le cardinal Lante est un homme de beaucoup d'esprit, et cependant je remarque que souvent ses anecdotes manquent de chute piquante. L'anecdote, en Italie, se contente souvent de peindre d'une manière forte, mais correcte et non exagérée, une nuance de sentiment » ⁸. Si ces qualités sont bien italiennes pour Stendhal, Bologne, une des villes où le désir de faire de l'esprit est le plus absent, favorise leur épanouissement. Un contraste s'établit dans *Rowe, Naples et Florence* entre Bologne et Florence où « de belles livrées et de longues phrases » ⁹ l'emportent souvent sur le naturel. Stendhal y trouve une société dominée par des modèles et rappelant en cela la France.

La liberté des propos bannit la hantise de l'Autriche à Bologne; l'envie de perdre un ton familier entre amis de longue date fait que le nouveau venu dans cette société risque de gêner les anciens. La part de la sévérité et du silence dans la conversation bolognaise réside aussi que c'est une des sociétés favorables à l'idéal mondain, c'est-à-dire « être pleinement soi » sans modifier sa tenue pour plaire à autrui.

Un passage que Stendhal a écrit en italien dans *De l'Amour* met en relief les qualités qu'il attribue aux Français: « Vivacità, leggerezza segretissima a prendere puntiglio, occupazione di ogni momento delle apparenze della propria esistenza agli occhi altrui: ecco i tre gran caratteri di questa pianta che risveglia Europa nel 1806 » ¹⁰. C'est justement cette recherche du regard admiratif parmi ses compatriotes que décrit maint passage de Stendhal; le regard compassif, par contre, qu'un échange, figure typiquement dans ses pages consacrées à l'Italie. Il est intéressant de noter que les pages sur Bologne dans *Rowe, Naples et Florence* entraînent des évocations du rôle des yeux dans la communication. « Il faut savoir qu'en Italie un payan observe presque aussi finement qu'un marquis les convenances qui se lient dans les yeux; c'est une sorte d'instinct parmi ces hommes nés pour le beau et pour l'amour, et je n'en parle que parce que j'ai vu y manquer grossièrement » ¹¹.

⁷ *Ibidem*, I, p. 211.

⁸ *Ibidem*, II, p. 13.

⁹ *Ibidem*, I, pp. 185-186.

¹⁰ *De l'Amour*, Paris, Garnier, 1850, p. 209.

¹¹ *Ibidem*, I, p. 240.

Des observations d'un genre familier au lecteur de Stendhal sur la rêverie et le plaisir que l'Italien en titre sont aussi entraînées par les pages consacrées à Bologne: « Accoutumé qu'il est dès l'enfance à observer si les gens qu'il adore ou qu'il côtoie lui parlent avec sincérité, la plus légère affectation glace l'Italien, et lui donne une fatigue et une contention d'esprit tout à fait contraires au *dolce far niente*. Par ces mots célèbres, *dolce far niente*, entendez toujours le plaisir de rêver voluptueusement aux impressions qui remplissent son cœur »¹⁴. Stendhal montrera qu'à Bologne, pendant la lecture en société de la *Poésies* de Byron, la sévérité et le silence qui en naît sont capables de modifier et suspendre la parole: « Vers le milieu du poème [...] nous avons été obligés de cesser de lire, exactement à cause de l'excès et de la fatigue du plaisir. Nos cœurs étaient si pleins, qu'être attentifs à quelque chose de nouveau, quoique beau qu'il fût, devenait un effort trop pénible, nous aimions mieux rêver au sentiment qui nous occupait »¹⁵. D'autres détails doivent aussi être retenus dans cette description: « On restait dans le silence, mais parce que le sentiment excédait toute parole [...] Je me suis bien gardé de hasarder aucune critique, d'abord pour moi, j'aimais mieux sentir; et puis ma réflexion aurait offensé comme un son faux »¹⁶.

Cette évocation d'une réunion à Bologne, fictive ou réelle, s'apparente à des passages de *De l'Amour*. C'est à Bologne que cette œuvre situe la société groupée autour de Mme Gherardi: « Nous avions le bonheur de voir tous les jours de la vie Mme Gherardi; une intimité parfaite régnait dans cette société; on s'y comprenait à demi-mot; souvent j'y ai vu rire de plaisanteries qui n'avaient pas eu besoin de la parole pour se faire entendre: un coup d'oeil avait tout dit »¹⁷. Mme Gherardi elle-même parle du « bonheur divin » de

¹⁴ *Ibidem*, I, p. 242.

¹⁵ *Ibidem*, II, p. 29.

¹⁶ *Ibidem*, II, pp. 30-31.

¹⁷ *De l'Amour*, cit., p. 348. Cette intimité parfaite transparaît dans le domaine de l'amitié le propre de l'Amour: « Dans toutes les espèces du genre amour, il devrait y avoir quelque caractère commun: le caractère du genre est proprement le désir de l'intimité parfaite » (*Ibidem*, p. 379). D'ailleurs, une des qualités typiques de la conversation à Bologne se retrouve transposée dans les caractères d'hommes italiens: « En Italie, il ne s'agit que de dire à la femme qu'on aime tout ce qui passe par la tête, il faut en raconter pour tout dire » (*Ibidem*, p. 173). Si Stendhal trouve les salons bolognais particulièrement propices à la sévérité qui accompagne la conversation, il doit

certaines moments de l'existence, « oubliant presque qu'elle me parlait », comme dit l'auteur. Il ajoute: « Nous fîmes les trois mille qui nous séparaient de Bologne sans dire une seule parole... »¹⁸.

La peinture de ces moments où les paroles correspondent à une atmosphère d'intimité et parfois s'éclipent devant elle sera essentielle aux romans de Stendhal. Dans *La Chartreuse de Parme*, par exemple, l'évolution de l'intimité dans le rapport entre Gina et Mosca et l'expression verbale de cet état seront indiquées. La première étape d'intimité permet à Gina de demander à Mosca pourquoi il porte de la poudre dans les cheveux; une intervention du narrateur qui précède la question nous apprend: « Comme on craint peu de choquer la vanité, on arrive fort vite en Italie au ton de l'intimité, et à dire des choses personnelles. Le correctif de cet usage est de ne pas se revoir si l'un s'est blessé »¹⁹. A l'étape suivante, celle où Mosca offre à Gina des plans de conduite pour une vie ensemble, l'auteur affirme: « Au point d'intimité qui suit l'amour en Italie, il n'y avait plus d'objection de vanité entre les deux amants »²⁰. A la différence de l'intimité du rapport entre Gina et Mosca, celle qui s'établit entre Fabrice et Clélia, unique et intense, ne s'accompagne pas de généralisations sur l'évolution de l'intimité en Italie: « Fabrice était devenu fort pâle; le manque absolu d'exercice nuisait à sa santé; à cela près, jamais il n'aurait été aussi heureux. Le ton de la conversation était intime, et quelquefois fort gai, entre Clélia et lui »²¹. Si Fabrice hésite à s'évader de sa prison c'est uniquement pour ne pas renoncer à cette intimité: « comment retrouver cette intimité parfaite dont chaque jour maintenant il jouissait pendant plusieurs heures? que serait la conversation de salon, comparée à celle qu'ils faisaient avec des alphabets »²².

Dans *La Chartreuse de Parme* les discours préparés qu'on abandonne, l'improvisation dans les rapports de convention, de même la rêverie de Fabrice au bord du lac de Côme qui donne sa naissance au

les salons qui dominent Bologne de rêveries solitaires — voir Delessa dans *De l'Amour*, qui reproduit l'extrait de l'auteur souvent cité.

¹⁸ *Ibidem*, p. 351.

¹⁹ *Romans et Nouvelles*, « *PMade* », Paris, Gallimard, 1952, II, p. 111.

²⁰ *Ibidem*, p. 121.

²¹ *Ibidem*, p. 336.

²² *Ibidem*, p. 344.

roman, et ce qu'on communique par le regard — tout cela représente l'aboussissement des réflexions qu'avait faites Stendhal au moment de Rome, Naples et Florence et De l'Assour. Tandis que les propos de Stendhal sur Milan entraînent l'évocation de la « candeur passionnée » qu'il trouve chez les Italiens en général, ce sont les pages bolonaises qui entraînent l'évocation d'un esprit de conversation allié à la fois à la passion et à la douce rêverie, et où les silences et les échanges de regards ont la valeur des paroles.

Stendhal, Fontanes e Elisa Bonaparte Baciocchi

di Carlo Pellegrini

È stato giustamente scritto che « Toute l'oeuvre de Stendhal est placée sous le signe de Napoléon. Il n'y a pas de Ever, roman ou journal de voyages, essai ou pamphlet, qui ne renferme des allusions directes ou indirectes à l'empereur. Chez Napoléon, Stendhal en reste comme épaté ». On peut même affirmer que celui-ci ne s'est pleinement épanoui que grâce à celui-là¹. Sino da quando, al seguito dell'esercito del Primo Console, Stendhal era sceso in Italia, poi era entrato in quella Milano che tanto doveva rappresentare nella sua vita, e successivamente aveva seguito gli eserciti dell'uomo straordinario che avrebbe sempre tanto ammirato sino in Russia, partecipando infine alla ritirata, aveva sempre considerato con una particolare simpatia anche le persone della famiglia di Bonaparte. Nelle opere e nella corrispondenza sono frequenti gli accenti alla madre, ai fratelli, alle sorelle dell'imperatore, a cominciare da Paolina, alla quale l'imperitente amatore del bel sesso rende un omaggio particolare nella citata opera *Napoléon*, affermando che essa « a été la plus belle femme de son siècle ». Tanto più ci stupisce, dato l'amore che l'autore di *Rome Naples et Florence* ebbe per la capitale della Toscana, come abbia appena qualche accenno per Elisa, che a Firenze regnò come Granduchessa di Toscana, dopo essere stata per vari anni Principessa di Lucca, mantenendo sempre relazioni con gli uomini di cultura.

Delle tre sorelle di Bonaparte essa era certo quella che — anche a giudizio del fratello Giuseppe, il capo della famiglia — per certi aspetti più rassomigliava al grande fratello, un po' anche nel fisico, ma soprattutto nell'intelligenza e nel carattere, volitivo ed ambizioso. Da

¹ V. DEL LUTTO, *Palace d'El. STENDHAL, Napoléon, L'esprit*, 1961, p. 9.